

XYZ. La revue de la nouvelle



Le Hasard est le travestissement favori du Destin

Roland Weber

Numéro 47, automne 1996

L'absence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weber, R. (1996). Le Hasard est le travestissement favori du Destin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 55–64.

Le Hasard est le travestissement favori du Destin ¹

Roland Weber

La fenêtre aux volets ouverts laisse percer les premières lueurs de l'aube naissante dans la chambre à coucher d'un logement petit-bourgeois situé au troisième étage d'un immeuble résidentiel de Tunis, Tunisie, le 118 de la rue de Serbie. C'est le 14 novembre 1945. Il est 5 h 15.

Les vagissements d'un nouveau-né de sexe mâle se font entendre dans le silence de la nuit qui s'achève et que trouble par intermittences le crépitement des braises se consumant dans le foyer de la cheminée en marbre blanc. Les nuits sont humides durant la saison pré-hivernale, mais la température qui règne dans la chambre de la parturiente est propre à accueillir douillettement le corps du bébé dont la sage-femme vient de couper l'unique lien qui le gardait en étroite symbiose avec sa mère.

La mère, une femme sans beauté, aux traits empreints de douceur, sourit malgré sa lassitude. Les cheveux collent à son front baigné de sueur. Elle soulève la tête avec effort pour voir l'enfant qu'elle a porté. Le père, mince, traits fins, cheveux blonds, se tient debout, ne sachant que faire pour dissimuler son émotion. Il sourit béatement lorsque l'infirmière dépose le petit paquet emmailloté sur la poitrine de la mère qui l'enveloppe de ses bras avec toute la tendresse du monde. Ils échangent peu de mots ; les larmes de joie ne sont pas bien loin.

□

1. Sacha Guitry.

Au même moment, à Tujunga, communauté de trois cents habitants au nord-nord-est de Los Angeles, Californie, USA, c'est encore le 13 novembre. L'horloge de la chapelle anglicane indique 20 h 15. Une rue déserte, sans réverbères, une résidence isolée. Une nuit opaque étreint le lieu telle une chape. Deux phares percent l'obscurité de leur lumière crue ; le vrombissement d'un moteur que l'on fait démarrer se fait entendre. Dans la pénombre créée par les réflexions lumineuses sur le sol, on devine la silhouette du véhicule, une berline aux lignes allongées, plus noire que la nuit qui l'enveloppe. L'intérieur de l'habitacle est éclairé, laissant entrevoir le conducteur dont les traits sont dissimulés sous un chapeau noir aux larges bords. Puis l'auto démarre lentement. La radio de bord fait entendre les premières mesures de l'allegro con brio de la symphonie n° 5 de Beethoven. L'auto sort du village et s'engage sur la route secondaire menant vers le nord à travers l'immense forêt nationale et les monts San Gabriel. Elle disparaît bientôt, phagocytée par la nuit dans laquelle elle semble se dissoudre.



Une année s'est écoulée. Au 118 de la rue de Serbie, dans la salle à manger du 3^e étage, le repas familial tire à sa fin dans une ambiance particulière de festivité que mettent en évidence les fleurs égayant la table et les guirlandes de papier crépon rouge et bleu pendant en festons du plafond de la pièce. Un jeune enfant, assis sur une chaise haute, écoute, le visage illuminé d'un sourire où se mêlent surprise, questionnement et joie, la chanson au rythme enfantin que son père et sa mère ont entonnée d'une voix chargée de tendresse :

« Bon-ne-fê-te, Ro-ro, Bon-ne-fê-te, Ro-ro »

La mère, tel un Roi mage devant l'Enfant Jésus, s'avance en tenant un gâteau au milieu duquel vacille la flamme d'une bougie rouge. C'est le premier anniversaire du petit. Dans sa bouche brille, éclatante comme une perle précieuse dans une

huitre, sa première dent. La mère dépose le plat devant son enfant et les parents se penchent vers lui, disant d'une voix douce : « Allez, souffle, Roro... » Comme Roro ne saisit pas ce qu'on attend de lui, le père et la mère miment l'action de souffler ; le petit, en parfait imitateur, esquisse maladroitement le geste de ses parents. Sous leurs efforts conjugués la flamme s'éteint au milieu des applaudissements.



Entre Wellington et Myton, une route déserte déroule ses méandres sur une centaine de kilomètres du plateau occidental de Taraputa, Utah. Malheur à l'automobiliste imprudent qui s'y aventure sans avoir fait le plein de carburant, car il n'existe, sur cette voie peu fréquentée, qu'un seul poste d'essence dont l'enseigne agressive éclaire à giorno un paysage désolé. Une berline noire y est arrêtée. Le pompiste dit quelques mots au conducteur coiffé d'un chapeau noir à larges bords qui enfouit le visage dans une ombre impénétrable. Une main gantée de noir tend un billet de monnaie. L'auto s'engage sur la route vers le nord-est et le Dinosaur National Monument. Les deux feux de position qui éclairent la nuit font penser aux yeux d'un grand félin à la recherche d'une proie nocturne. Il est 4 heures du matin ce 14 novembre 1946.



Le 2 octobre 1950 marque la date de la première épreuve dans la vie de Roro : il entre aujourd'hui à l'école maternelle et, pour la première fois, il va quitter le cocon familial dans lequel il a vécu et grandi durant cinq ans. Dans les villes aux allures de village, dont Tunis est un exemple, le jour de la rentrée scolaire s'inscrit de façon visible dans le tissu urbain. Ce jour-là vers huit heures du matin, une foule différente arpente les rues ou remplit les tramways. Des cartables de tous formats vont et viennent

avec diligence et convergent vers un même lieu, l'établissement scolaire.

Aux abords du grand portail double qui donne sur la cour du Petit Lycée Carnot, les grilles ne sont pas encore ouvertes et un petit attroupement a pris forme sur le trottoir ombragé de ficus. Des enfants, seuls, mais aussi de nombreuses mamans tenant un gamin par la main, farouchement, comme si elles s'apprêtaient à affronter un danger imminent. Parfois, l'une d'elle communique inconsciemment sa nervosité à sa progéniture adorée. Celle-ci fond soudain en larmes et, par une sorte de réaction en chaîne, propage le désespoir aux autres marmots. Roro n'échappe pas à la contagion et le voilà, lui aussi, s'agrippant aux jupes de sa mère, le visage baigné de larmes. Le portail s'ouvre enfin et les gémissements cessent, comme s'arrêtent les murmures dans une salle de théâtre, dès que le rideau se lève. Roro est remis entre les mains de la seconde femme de sa vie...



L'état du Kansas se présente comme un vaste rectangle dont la superficie représente les deux cinquièmes de celle de la France et dont le tracé semble tiré d'une épure d'architecte : les côtés en sont rectilignes et parallèles. Toutes les routes ont été dessinées à l'aide des seuls té et équerre : entre Russel Spring et Gove, dans la partie nord-ouest de l'état, la route demeure rectiligne sur plus de soixante-quinze kilomètres.

Dans la nuit du 1^{er} octobre 1950, la pleine lune brille dans un ciel dégagé et sa lumière nacrée trace sur l'asphalte un trait lumineux que rehaussent les tonalités sombres des bois environnants. Quelqu'un se trouvant en cette heure tardive à l'extrémité est de la route verrait apparaître, à l'autre extrémité, les deux points lumineux des phares d'une voiture se dirigeant droit sur lui. L'éloignement considérable du véhicule donne l'illusion de l'immobilité totale. De façon insensible, les points éclairants se rapprochent, s'épanouissent en fleurs de lumière et ce sont deux

soleils éblouissants qui passent enfin, telles deux comètes, dans le vrombissement de moteur d'une berline noire.



Le train en provenance de Marseille entre en gare de Lyon à 10 h 5 précises le matin du 21 juillet 1955, sous un soleil que les Parisiens n'ont pas vu depuis plusieurs jours. Pendant la période sacrée des vacances, les « indigènes » ont cédé le pavé aux cohortes de touristes, toutes langues et toutes couleurs confondues. D'un wagon de deuxième classe de ce convoi du P.L.M., un homme de petite taille descend. Il tient une grande valise ; il regarde à droite et à gauche comme font les oiseaux inquiets lorsqu'ils viennent se percher sur une mangeoire inconnue. Sa femme et son fils de dix ans l'accompagnent. L'enfant manifeste son exubérance et sa satisfaction d'être arrivé en sautant joyeusement sur le bagage que son père a déposé sur le quai. Le père gronde son fils, puis empoigne les deux autres valises restées sur la plate-forme du wagon. Il fait signe à un porteur qui s'empare des colis. Il ne s'agit pas d'un voyage estival, mais d'un exode : la famille de Roro a dû se résigner, le cœur déchiré, à quitter le pays où elle vivait depuis trois générations. Le glas a sonné sur l'ère colonialiste et les Français n'étant plus désirés en Afrique du Nord, il ne leur restait plus qu'à partir. Le choix de la destination de la famille s'est porté sur Paris où résident d'autres parents. Ils s'installeront au n° 2 de la rue Jobbé-Duval dans le XV^e arrondissement et Roro étudiera à l'école communale du quartier.



À 4 h 5 du 21 juillet 1955, une berline noire venant de l'ouest a traversé le pont qui enjambe la rivière Vermilion à l'entrée du petit bourg de Clarksville, Ohio septentrional.



Parmi les magnifiques pièces antiques qu'abrite le musée de Delphes, la Delfi grecque, une des plus remarquables, la statue en bronze de l'Aurige, est un chef-d'œuvre de l'art classique exécuté vers 478 avant J.-C. Quiconque l'approche pour la première fois reste saisi par l'étrangeté du regard, fixé au loin comme en une communication avec l'Invisible. Dans ce visage aux teintes vert foncé, la blancheur des globes oculaires confère à l'iris de pierre verte un mesmérisme qui retient longtemps le spectateur. Par cet après-midi du 20 septembre 1960, un adolescent d'une quinzaine d'années est tombé sous la fascination de l'Aurige. Ses yeux ne peuvent quitter ceux de la statue. Soudain, il sent plus qu'il ne voit la présence de quelqu'un, à ses côtés. Il se tourne et s'exclame : « Isabelle ! » Spontanément et d'une manière tendre, il prend la main de la jeune fille, ce qui la fait sourire et colore ses joues d'une roseur significative. L'adolescente est sensiblement du même âge que le garçon et son visage, d'un bel ovale, retient les regards plus par son charme que par sa beauté.

Roro qui, en grandissant, est devenu Robert, a rencontré Isabelle pour la première fois sur l'avion reliant Paris à Athènes. Les jeunes gens voyageaient avec leurs parents qui préféraient la fin de l'été pour prendre leurs vacances dans une Grèce moins envahie par les touristes. Le hasard voulut qu'ils se retrouvent sur le bateau assurant la liaison entre le Pirée et les différentes îles des Cyclades, dont Mykonos, première étape de leur voyage. Les plages de l'île les avaient vus ensemble et un tendre intérêt mutuel les avait rapidement unis ; Isabelle demeurait à Paris, ce qui rendrait possibles d'autres rencontres, les congés scolaires terminés. Les deux familles avaient pris des chemins différents après le voyage à Mykonos, l'île aux moulins à vent.

Aussi les jeunes gens interprètent-ils leur réunion à Delphes comme un signe des dieux qui renforce leur joie. Robert approche alors son visage de celui d'Isabelle et dépose un léger baiser sur les lèvres de la jeune fille qui se contente de sourire.

Ils se prennent par la main et se tournent à nouveau vers l'Aurige, témoin silencieux de leur serment tacite.



En cette journée du 20 septembre, dans ce coin nord-est du Connecticut, la route suit une voie sinueuse et longe un ruisseau où se reflètent les tonalités flamboyantes des monts Mowak. À l'écart, dans une clairière invisible de la route, une berline noire est arrêtée. Le conducteur, assis sur un rocher près du cours d'eau, examine un registre ouvert sur ses genoux. Sa cape noire, son chapeau à larges bords ainsi que ses gants également noirs contrastent avec le cadre bucolique des lieux et confèrent à la scène un caractère surréaliste, comme le Destin. Le visage penché sur le livre ne permet pas de discerner ses traits. La page que scrute l'homme semble être une carte routière où seule une ligne rouge indique l'unique voie à suivre. Elle s'arrête en un point marqué d'un X noir à côté duquel est inscrit un nom : Montréal.

L'homme, de grande taille, se lève. Il remonte dans la berline noire qui reprend la route en direction du nord.



En ce début d'été 1962, le 6 juillet, l'Office national du film, section de Montréal, a accueilli trois stagiaires français dans le cadre des échanges franco-québécois pour la jeunesse. Robert est l'un des élus. Il jubile, le cinéma le passionne et les premiers cours qu'il a suivis à Paris à l'Institut du Film ont fait naître chez lui une vocation qui semble devoir être féconde.



Au moment où Robert pose le pied sur le sol québécois, une berline noire franchit la frontière américano-canadienne et

emprunte une route de campagne isolée qui, à cause de son éloignement et de sa difficulté d'accès, n'a pas été jugée digne d'un poste douanier ; néanmoins, elle fait l'objet de contrôles aléatoires et irréguliers. Une fois franchie la zone dangereuse, la voiture rejoint la nationale 35 et prend la direction de la grande métropole, deuxième ville francophone en importance après Paris.



Mais qu'est-il advenu des amours naissantes de Robert et d'Isabelle ? Ainsi qu'il arrive dans beaucoup de passions de jeunesse, la découverte de l'Autre en tant que double sentimental et complément sexuel de soi a produit un embrasement dans le cœur et le corps vierges des adolescents. Ils se sont destinés l'un à l'autre et promis à un amour hors du commun. Ils ont « inventé » l'Amour. Même si la séparation imposée par le stage de Robert à l'ONF a été ressentie de part et d'autre comme l'arrachement d'une partie de soi, à aucun moment la crainte des dangers qu'un tel éloignement était susceptible de faire naître ne les a effleurés. Ils ont conscience de regarder tous deux dans la même direction, selon la belle expression de Saint-Exupéry.

Avec l'assistance des organisateurs du stage, Robert a pu trouver une chambre meublée, non loin du square Saint-Louis, le « carré » Saint-Louis, comme on l'appelle ici. Dès qu'il a connu son lieu de résidence, Robert l'a fait savoir à Isabelle et il a compté les jours durant lesquels il a été sevré de son oxygène vital.

Ce matin, 16 juillet, il se rend à l'Office, alors qu'une berline noire franchit le pont Champlain et pénètre au centre-ville. Le stage se déroule quotidiennement à un rythme intensif et ne prend fin que tard dans l'après-midi. Mais aujourd'hui, Robert a décidé de rentrer chez lui au lieu de rejoindre ses deux amis dans un café de la rue St-Denis, pour faire le point de leur journée : la logeuse, à qui il a téléphoné, lui a dit qu'une lettre de

France l'attendait. Il est impatient de la lire; aussi franchit-il quatre à quatre les marches de l'escalier qui conduit à sa chambre.

La berline noire pénètre dans le carré St-Louis et prend place le long du trottoir. Le conducteur demeure à l'intérieur du véhicule, immobile comme une statue.

Plus tard, à la nuit tombée, Robert a lu et relu le merveilleux chant d'amour qu'Isabelle lui a fait parvenir. Il est grisé. Ses amis l'ont appelé au téléphone, lui ont demandé de les rejoindre écouter du jazz dans la rue: il a refusé l'invitation; ce soir, il restera avec celle qu'il aime, rien ni personne ne le fera sortir de chez lui. Il installe un fauteuil et une lampe sur le balcon de sa chambre surplombant la rue, silencieuse mais bruisante d'une forte brise qui agite les branches des érables.

Le moteur de la berline noire stationnée au carré Saint-Louis se met à vrombir. Elle démarre lentement, tous feux éteints.

Installé confortablement, Robert reprend pour la quatrième fois le tête à tête avec Isabelle. Il lui semble entendre sa voix. Le vent souffle un peu plus fort, les feuillets de la lettre frémissent entre ses mains.

La berline noire s'avance presque inaperçue, sous la faible lueur des réverbères.

Robert a le cœur en fête. Isabelle a tressé des guirlandes de mots d'amour qu'il se répète encore et encore, cherchant à en exprimer les prolongements et les vibrations. Une soudaine bourrasque de vent arrache de la main de Robert une des pages de léger papier pelure qu'il ne peut rattraper et qui s'envole, tourbillonnant au delà des arbres, vers la rue. Il bondit de son fauteuil, traverse la chambre, dévale l'escalier et se retrouve sur le trottoir, cherchant des yeux, comme un désespéré, le feuillet porteur de toute la magie du monde. Il s'élance vers lui, n'entend pas le moteur d'une berline noire qui s'avance à vive allure. Il se penche pour ramasser la page. Le souffle du vent engloutit le crissement sec d'un coup de freins ainsi que le bruit mat

d'une collision. La berline noire s'est immobilisée. Devant elle, Robert gît, sa main crispée tenant un feuillet de papier. Un filet de sang coule de sa bouche. Le conducteur sort de la voiture. Sa main droite, dégantée, laisse voir des phalanges osseuses. Elle tient une rose noire qu'elle dépose à côté du jeune homme, mort. Puis l'homme remonte sans hâte dans sa voiture qui disparaît dans la nuit.

La Mort s'avance contre chacun de nous ! Le meurtrier rejoint son mort.

(Sénèque, Lettre XCIII à Lucilius)